



Le sarrasin

Lorsqu'après l'orage, on passe dans un champ de sarrasin, il paraît noir et tout languissant. On serait tenté de croire qu'il a été ravagé par la flamme. Le fermier a coutume de dire alors : « Ah ! ce sont les éclairs qui ont fait tout cela ! » « Mais pourquoi les éclairs ont-ils fait tout cela ? » demandera peut-être quelque voyageur solitaire cherchant une cause naturelle, ou du moins une simple explication pour tout ce que fait la nature. Je vais vous raconter ce qu'un moineau m'a appris à ce sujet. Ce moineau le tenait d'un vieux saule qui s'élevait jadis et qui s'élève encore aujourd'hui tout près d'un de ces champs de sarrasin dont je vous parle. C'est un grand saule bien grave, riche en années, noueux et tout fendu par le milieu. Dans ses fentes béantes poussent de l'herbe et des ronces qui semblent être là tout à fait chez elles. Son tronc est fortement penché : on dirait qu'il demande un étai, et ses branches pendent vers la terre comme de longs cheveux verts.

Dans toutes les plaines d'alentour croissaient alors des grains magnifiques, le seigle et l'orge, et l'avoine – oui, la si gracieuse avoine, dont les épis, lorsqu'elle est tout à fait mûre, ont l'air d'une troupe de petits oiseaux canaris perchés sur un rameau. Le ciel avait béni la moisson ; et, plus les épis étaient pleins et lourds, plus la bienfaisante plante courbait humblement sa tête. Mais il y avait aussi par là un champ de sarrasin qui, d'un côté, s'étendait jusqu'à ce vieux saule. Le sarrasin ne courbait pas sa tête, lui, comme faisaient les autres espèces de blé ; il l'élevait au contraire aussi orgueilleusement et avec autant de roideur qu'il pouvait. « Je suis aussi riche que le plus grand d'entre eux, disait-il, et en outre bien plus beau. Mes fleurs sont aussi jolies que celles du pommier rose, et c'est plaisir que de me regarder moi et mes compagnons ! Là, de bonne foi, vieux saule pleureur, connaissez-vous quelque chose de plus beau, de plus noble que nous deux, bref, quelque chose qui nous égale ? » Et la tige dépérissante du vieil arbre agita sa tête moussue comme pour dire : « Oh ! oui certes, j'en connais ! » Alors le sarrasin secouant la tête d'un air de dédain, de s'écrier : « Arbre stupide ! Il est si vieux que l'herbe, la mousse et les ronces lui sortent du corps ! » Pendant ce temps-là une violente tempête approchait. Toutes les fleurs des champs enroulaient leurs feuilles, ou inclinaient modestement leurs petites têtes délicates vers le sol, tandis que le vent sifflait et tourbillonnait audessus d'elles. Seul, le sarrasin persistait insolemment dans son orgueil et tenait sa tête haute comme d'habitude. « Courbez-vous comme nous ! » lui murmurèrent d'un ton bienveillant les autres fleurs. « Quel besoin ai-je de le faire ? » répondit le sarrasin qui n'aimait pas qu'on lui donnât des avis. « Courbez-vous

comme nous ! » lui crièrent les autres grains ; voilà l'ange de la tempête qui arrive. Il a des ailes qui s'étendent du plus haut des nuages jusqu'au fond de la vallée la plus humble, et il vous renversera avant que vous ayez seulement eu le temps de lui demander grâce et merci ! » « Une fois pour toutes, je ne consentirai jamais à faire si peu de cas de moi-même », reprit le sarrasin. « Refermez vos fleurs et enveloppez-les bien avec vos feuilles », dit à son tour le vieux et prudent saule, et surtout « gardez-vous de regarder l'éclair quand la nue s'ouvrira. Les hommes eux-mêmes ne l'oseraient pas. Car, encore que lorsqu'il éclaire ils puissent voir tout à travers le ciel, l'éclair les rend aveugles. Que ne nous arriverait-il donc pas, à nous autres herbes des champs, si, dans notre misère, nous prétendions faire plus que l'homme lui-même ! » « Dans notre misère », répéta le sarrasin d'un ton moqueur. « Non ! en vérité ; et je m'en vais au contraire regarder bien haut vers le ciel. » Et, dans son orgueil coupable, il fît comme il disait. Les éclairs se succédaient avec une rapidité telle qu'on eût dit que tout l'univers était en feu.

Une fois l'orage passé, on vit fleurs et grains se tenir droits dans l'air maintenant pur et calme. La pluie les avait rafraîchis, et ils paraissaient heureux et gais comme le printemps. Mais le sarrasin, le pauvre sarrasin ! les éclairs l'avaient brûlé et rendu noir comme du charbon. Il n'était plus désormais dans ce champ qu'une herbe morte et inutile. Et le vieux saule tournait ses branches au vent, et de larges gouttes d'eau tombaient de ses feuilles vertes, comme si l'arbre eût pleuré. Et les moineaux disaient : « Pourquoi pleurez-vous ? c'est si beau ici ! Voyez comme le soleil est radieux, et avec quelle rapidité les nuages s'enfuient tout au loin. Ne respirez-vous pas la douce senteur des fleurs et des buissons ? Pourquoi donc pleurer, vieux saule ? » Et le vieux saule leur raconta l'orgueil et l'insolence du sarrasin, ainsi que le châtement qui tôt ou tard suit le crime. Moi qui vous raconte de nouveau cette histoire, je la tiens de ces moineaux toujours si bavards. Ils me la jasèrent un soir que je leur demandais quelque joli petit conte.



www.miladh.com

021 888 777 42

0901 323 9008